

Joan-Francesc Castex-Ey

LA MATRICE

Préface de Jep Gouzy

Traduit du catalan par Cathy Ytak

(titre original : « La matriu »)

A la mémoire de Jordi Pere Cerdà

PRÉFACE

« *Ce livre est celui d'un poète. Tout ce livre est poésie* ».
On aura compris, avec les guillemets, que ces deux phrases ne sont pas de moi. Jordi Pere Cerdà parlait alors de l'avant-dernier livre de Joan-Francesc Castex-Ey : *Sauvage*, qu'il avait préfacé. Nous savons tout ce que les Lettres catalanes doivent à Jordi Pere Cerdà. Et moi, en plus de son amitié, je lui dois la découverte de Joan-Francesc Castex-Ey. Jordi Pere Cerdà m'en avait déjà parlé, tout en discutant de poésie et évoquant l'avenir de la littérature dans notre petit pays catalan.

Lorsque j'ai lu « Le sang et la sève » et « Sauvage », ces deux recueils m'ont plongé immédiatement dans la poésie de Castex-Ey et m'ont confirmé tout ce que disait Cerdà dans sa préface. Celui qui a écrit :

« *Le sel de la terre/nourrit,/à profit/la soie de la rose.* » (*Le sang et la sève*)

Ou : « *L'œil lumineux/déchire de son rayon/les nuages.* »

Ou encore : « *La nuit tombe/en ruisselant/et fait trembler/l'éclat du crépuscule.* » (*Sauvage*).

Ne peut être qu'un poète, et un poète qui arrive dans notre Catalogne du Nord doit être accueilli avec affection et recevoir également notre soutien. C'est une nécessité absolue.

Son nouveau livre *La matrice*, est la confirmation de ce que disait Jordi Pere Cerdà, et de ce que nous sommes nombreux à penser : Joan-Francesc Castex-Ey, avec une précision linguistique surprenante, avec une économie de mots, avec une rapidité de pensée, nous offre une poésie à la fois simple et variée qui va directement à l'essentiel, enfin à ce que je considère moi, poète, comme l'essentiel : l'expression poétique que j'appelle « des yeux clos », qui nous submerge en un instant.

Avec *La matrice*, Joan-Francesc évoque la fin d'une trilogie. Je rappelle : *Le sang et la sève*, *Sauvage*, et maintenant *La matrice*. Une fin de trilogie qui laisse à penser que le mot important n'est pas « final » mais plutôt son sous-entendu : « commencement ». Le commencement d'un autre moment poétique. Pour moi, *La matrice* confirme totalement les deux phrases du début. Elles ne sont

pas de moi mais on doit les adopter, définitivement. Je recommande la lecture du poème « *Né de rien* », et les vers « *C'est ainsi qu'il est né/sans rien/dépouillé.* » La poésie de *La matrice*, c'est cela, un moment sans rien d'inutile, avec un mot qui me paraît essentiel : « dépouillé ». La poésie de Joan-Francesc Castex-Ey est dépouillée, quasi nue, d'une belle nudité qui lui va très bien, qui nous va également très bien, caresse sans insistance, et qui la rend encore plus douce : « *Caresses des lèvres,/j'aime être,/ici,/maintenant.* ».

Sa poésie, avec ses nombreuses références au monde des étoiles, des planètes — Poèmes « *Les feux de l'aube* » qui commence le recueil, « *Une nuit* », « *Étoile cachée* », « *Douceur du crépuscule* » qui l'achève — nous conduit vers un espace ouvert aux rêves. Espace ouvert aux rêves ou à une nouvelle réalité, à un monde nouveau, un monde plus loin dans l'invisible, à l'intérieur du cœur, du corps peut-être, un monde « *Au clair de la Terre* ».

Joan-Francesc n'évoque que rarement des moments tristes, la mort par exemple, et lorsqu'il le fait, il y a toujours cet aspect de simplicité poétique qui la rendrait presque joyeuse :

Quand il me faudra quitter ce monde/je me souviendrai/du goût amer du vin vieux/de l'odeur douce du fruit nouveau.

Tout le poème « *Absence* » doit être lu comme il est, finalement : un besoin de passer quelques instants « les yeux clos », non seulement avec *La matrice*, mais également avec les deux autres livres de Joan-Francesc Castex-Ey. Il est certain que ceux qui les liront désireront ardemment ce qui viendra après dans son œuvre, désormais ouverte, et dont nous espérons qu'elle ne se refermera pas. Il faut nous plonger dedans, pour de bon : « *La voie s'ouvre./Nous fermons les yeux.* »

Jep Gouzy

*Pour voir le monde dans un grain de sable,
Et un paradis dans une fleur sauvage,
Tiens l'infini dans la paume de tes mains,
Et l'éternité dans une heure.*

William Blake, *Auguries of Innocence*

*Si j'élevais un temple à mon idolâtrie
Afin d'y réunir tout ce qui me fut cher
Son ombre couvrirait et la terre et la mer.
Je n'ai point de maison; je n'ai point de patrie;
L'univers seul a su combler mon coeur amer.*

O.V. de L. Milosz, *Les éléments*

LES FEUX DE L'AUBE

Voici l'étoile de l'aube,
celle de la première louange.

Elle brille dans mon ciel.

Elle a franchi l'horizon
pour témoigner
de notre monde.

Sous une lune froide.

Elle a franchi l'horizon
qui désormais palpite
de tout son éclat
vivide.

Petit point rougeoyant.

Voici l'étoile de l'aube,
corps et âme lui devons,
ils sont gouttes de lumière.

Elle brille dans mes yeux.

Elle est entrée
se faire une place,
minuscule,
au fond de moi.

Petit point incandescent.

Voici l'étoile de l'aube,
amour et désenchantement lui devons,
façonnés de poussière sidérale.

Elle brille dans le creux de mon cœur.

Elle a tracé son chemin en dedans,
comme une racine
qui crève
un sol sec,
et s'entrouvre.

Fleur de volonté.

ORIGINE

L'endroit était désert.

Une étoile errante
y apporta une parole.

Un cri primitif.

Il venait du souffle des âmes
qui gardent en mémoire l'immense voûte,
profondeur veloutée.

Une clameur matricielle.

*

Une étoile filante
apporte une parole.

Un très vieux chant.

Alors,
dans un éblouissement fertile,
elle se fait l'écho du firmament
même quand il n'était que fragment.

Et prend corps
par la matière qui se réveille,
comme le papillon délivré
de son cocon.

Comme l'oiseau réduit en miettes
sa coquille.

Elle vient de la note juste
d'une étrange mélodie
qui rebondit
dans les méandres
des galaxies.

Elle s'en nourrit.
Et devient la parole qui naît
entre les peuples,
notre voix qu'elle exalte.

Une étoile filante
apporte une parole.

C'est la parole qui voyage
de là-bas jusqu'à nous,
notre propre langage
de chair et de sang.

Nous sommes la matière attisée
par l'esprit
et les passions,
comme une pierre
qui brûle.

Comme une œuvre de fer,
un éclat
de fer forgé.

Et se dessine alors la silhouette
d'un visage humain,
un mystère incarné.

L'endroit est habité.

NÉ DE RIEN

Sa mère est pleine de vie.

Braises dans leur moule,
matrice minuscule.

Sa mère est un pont de vie.

Relais de l'astre solaire,
brise tiède et légère.

C'est ainsi qu'il est né,
d'un baiser,
il n'a pas choisi.

C'est ainsi qu'il est né,
sans rien,
dépouillé.

Sa mère est un puits de vie,
comme la source de la terre jaillit.

C'est ainsi qu'il est né,
d'un petit matin fleuri,
venu à la lumière transie,
avec le souvenir d'être aimé.

UN MATIN

Un matin,
dans un coin de l'univers.
Respiration douce.

C'est un privilège d'ouvrir les yeux
et de te voir,
ici,
maintenant.

Un matin,
dans un coin de l'univers.
Résonne
en moi
la clarté du jour naissant.

Il fait la lumière sur toute chose.

Un matin,
dans un coin de l'univers.
Geste doux.

Caresses des lèvres,
j'aime être,
ici,
maintenant.

Le bourgeon de l'arbrisseau,
dont tu prends soin sur ton balcon,
va s'épanouir.

Tes courbes charnelles,
qui chatouillent mes prunelles,
attisent mon désir.

Un matin,
dans un coin de l'univers.
Résonnent
en toi
les rayons du soleil levant.

UNE NUIT

Nuit noire sans pareille.
Plaisir de la fraîcheur.

Allongés dans la prairie moelleuse,
nous regardons,
tous deux,
éblouis.

Mille millions de soleils,
grande nuit, belle vacuité
trouée d'escarbilles blanches.

Mille millions de forges du ciel
façonnent notre esprit
et éclairent
ton cœur.

Allongés dans la prairie moelleuse,
nous regardons,
tous deux,
intimidés.

Mille millions d'étoiles
s'enlacent et virevoltent,
infiniment muettes.

Multitudes
scintillantes à la vue,
nous ne pouvons les ignorer.

Mille millions d'années
étincellent
au-dessus
de nos têtes.

Énergie de ce qui nous entoure
et bat,
à l'unisson
de tout ce qui est vivant.

Autour de toi
des vers luisants
deviennent incandescents...

Allongés dans la prairie moelleuse,
nous regardons,
tous deux,
bouleversés.

Spectateurs et acteurs.

AU CLAIR DE LA TERRE

Bleu.

Blanc.

Vert.

Un bijou
perdu
dans le désert.

Noir.

Notre monde
est une oasis.

Tout rond.

MARELLE

De la Terre jusqu'au ciel,
un, deux, trois,... Soleil.

Nous sautons par-dessus les cases,
Saturne et ses anneaux.

Et la planète rouge,
à cloche-pied.

L'œil de Jupiter,
fait glisser le palet.

De la Terre jusqu'au ciel,
Nous faisons la ronde avec le soleil.

Ne gardons plus les pieds sur terre !

ÉTOILE CACHÉE

Proxima du Centaure,
petit soleil des lointains.

Comme une bulle cachée
dans un pli de la voûte étoilée,
étincelle en ma rêverie.

Éclat orangé,
je veux visiter
les endroits secrets
qu'il a l'habitude d'entrevoir.

Si le corps est retenu,
la pensée
nous laisse vagabonder
au-delà de la voix lactée.

Astre du proche évanescent,
il insuffle
au fond de moi
le plaisir de vivre.

Moi qui n'ai pas de repos,
mon cœur curieux le voudrait pour dessein.

Dans sa nébuleuse
lumineuse
il est invisible.

Comme une obscurité brillante,
il me tente,
inaccessible.

Moi qui n'ai pas de repos,
mon cœur insatiable voudrait s'y retirer.

LES UNS AVEC LES AUTRES

Peut-être aurons-nous une maison,
entre ciel et terre,
retenue par les nuages.

Chambre des amoureux
à leur premier envol.

Peut-être aurons-nous une maison,
un nid chaleureux,
de nuit,
pris dans la tempête.

Refuge de tous les voyageurs
de passage.

Peut-être aurons-nous une maison,
avec les ombres du feu
qui dansent au plafond.

Foyer des malheureux
dans l'obscurité.

Peut-être aurons-nous une maison,
pleine de notre rire,
du tien,
du sien.

Cachette des gens heureux
ensemble.

Peut-être aurons-nous une maison,
lucarne jaune dans la noirceur,
élue par l'étoile polaire.

Elle lui transmettra,
se glissant dans le brouillard,
sa clarté apaisante.

ABSENCE

Quand il me faudra quitter ce monde,
je me souviendrai,
sans aucune amertume,
de la chevelure flamboyante de l'arbre à l'automne.

Et des horizons bleus.

Quand il me faudra quitter ce monde,
je me souviendrai
du goût amer du vin vieux,
de l'odeur douce du fruit nouveau.

Et du grand chêne solitaire.

Quand il me faudra quitter ce monde,
je me souviendrai
sur le piano des allers et venues de tes doigts déliés
qui, le cœur, me font tant sautiller.

Et ton toucher qui me frôle.

Quand il me faudra quitter ce monde,
peut-être pourrai-je entendre l'ondée
goutter,
cadencée,
du feuillage du jardin.

Si j'en ai encore le temps,
peut-être pourrai-je écouter le vent
dévaler,
ondulant,
de la montagne blanche.

Qui sait s'il ne sifflera pas,
chuchotant,
entre les cyprès.

Alors je convoiterai la Grande Ourse.

DOUCEUR DU CRÉPUSCULE

C'est l'étoile du crépuscule,
celle de l'adieu à tout et à tous.

Tombée du jour à ton regard.

C'est l'étoile du crépuscule,
elle a refroidi ma poitrine.

Elle a franchi l'horizon
pour aller parcourir
de nouveaux paysages.

Au-dessus d'une lune rousse.

Elle a franchi l'horizon
qui désormais luit
dans un clair-obscur
blafard.

C'est une porte qui se ferme,
un point à la ligne, ouvert.
Nous reviendrons alors à la matrice,
mer immense, chaleureuse.

Nous reviendrons à la source sauvage de l'existence,
arrosée de sang,
arrosée de sève.
Nous reviendrons à notre présence première.

Comme un printemps prometteur,
nourricier après les bourrasques.

Comme les eaux de la rivière
reprennent leur cours en jaillissant.

Signe d'une naissance majeure.

Et moi,
je me fondrai de nouveau en toi.

Et avec le reste du monde.

Comme lorsque la lumière de juin
nous effleure
en toute intimité.

Comme au temps d'un été juvénile
qui surgit
en toute liberté.

C'est l'étoile du crépuscule,
celle des retrouvailles avec tout et tous.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface de Jep Gouzy</i>	3
Les feux de l'aube	6
Origine	8
Né de rien	11
Un matin	12
Une nuit	14
Au clair de la Terre	16
Marelle	17
Étoile cachée	18
Les uns avec les autres	20
Absence	22
Douceur du crépuscule	24